

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Général

Phone Main 3487 Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

General at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 1 cent la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Mardi, 20 octobre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Pour fortifier la Défense nationale

En cherchant à préciser soit la position soit les mouvements des armées dans l'immense bataille engagée entre la Meuse et l'Escaut, on risque de gêner les chefs dans leurs opérations, car il peut arriver que l'on devienne juste et même, chose plus rare encore, que l'on sache quelque chose. C'est de propos très délibéré que je choisis ce moment où le Destin lui-même ignore

Si c'est du côté sombre ou joyeux que la roue va tourner,

pour chercher à formuler de mon mieux une idée qui n'est pas venue seulement à moi.

Les uns et les autres, à quel que parti que nous appartenions, nous nous congratulons depuis le 4 août du mouvement d'union patriotique qui a répondu spontanément à l'agression préméditée de l'Allemagne. Mais en même temps qu'ils s'en félicitent, quelques-uns indiquent déjà ou, du moins, semblent dire que l'après bataille des partis n'est suspendue, arrêtée que pour le temps où durera l'autre bataille, la grande bataille pour l'indépendance de la patrie, pour la liberté du monde civilisé et pour le droit.

Eh bien, non! ce n'est pas, ce ne doit pas être une trêve, la trêve d'une heure, de l'heure la plus démesurément longue, la plus tragique et la plus glorieuse que nous aurons vue!

Est-ce de la bataille des idées que je dis, ou que je pense, qu'elle doive, demain, cesser ou même se valentir? Je ne le dis point pour plusieurs raisons, mais dont une seule suffit: c'est que la bataille continue, qu'elle

n'a pas cessé; que, même, elle n'a jamais été plus ardente, plus que, fils de la Révolution ou petits-fils des croisés, disciples de Voltaire ou dévôts de Vincent de Paul, homme de l'immortelle devise de la République: "Liberté, Egalité, Fraternité" ou de la formule, non moins immortelle de l'ancienne France: "Gesta Dei per Francos," c'est pour le droit, pour la justice, pour la liberté que nous combattons.

Mais ce qui est vrai, ou ce qui ne doit pas être moins vrai, c'est qu'ayant ainsi combattu, et dans quelles circonstances les uns à côté des autres, ouvriers et bourgeois, croyants et libres penseurs, vainqueurs d'hier et vainqueurs d'avant-hier, à travers les vicissitudes de tant de luttes politiques, nous serions infiniment belle dont nous sommes les porte-drapeaux si, résolument, sans arrière-pensée, nous n'avions pas abjuré les rancunes et les haines, les vexations et les tracasseries, les mesures persécutrices et les persécutions brutales, qui semblent servir au succès de passer des idées, n. is qui, de fait, les compromettent paroles, et, toujours, les éclaboussent.

Il suffisait aux soldats de la Révolution et de l'Empire de se reconnaître, près des années écoulées, comme ayant combattu ensemble à Valmy ou à Austerlitz pour se jeter dans les bras les uns des autres, pour se traiter en frères et pour se tutoyer. Je n'en demande pas tant. Mais je dis, sûr d'être compris, qu'une fois les épreuves épuisées, la victoire remportée, tous les partis se devront le respect de leurs croyances, de leurs espérances et de leurs illusions, du droit intégral et de l'entière liberté de chacun. Quoi qu'il en soit de cette magnifique et terrible bataille sans y avoir acquis ou fortifié la conviction que la liberté et la justice pour tous sont les attributs essentiels de la patrie, n'était pas digne d'y prendre part.

POLYBE.

Les soldats et le tabac

Je n'ai jamais mieux compris l'excellence du tabac, n'en déplaie à ses adversaires, qu'en temps de guerre, et puisque de tout côté l'on réclame du tabac pour nos soldats, qu'il me soit permis de plaider cette bonne cause en évoquant des souvenirs de l'Année terrible.

Qu'une armée traverse une petite ville, il ne restera plus une feuille de papier à cigarette chez les marchands. A Vouziers, où était notre ambulance, deux armées, l'une française, l'autre allemande, avaient passé, et la disette du tabac était absolue. Un moyen de s'en procurer à aucun prix. Une vraie tristesse s'était emparée des fumeurs, surtout des vieux retraités qui regardaient mélancoliquement leurs pipes, mais j'avais moins pitié d'eux que de mes pauvres blessés qui souffraient de ne pouvoir adoucir, en fumant, les longues heures de souffrance.

Si pénible que fût la démarche, je me rendis auprès du duc de Mecklenbourg pour lui demander s'il ne serait pas possible d'obtenir du tabac pour l'ambulance. Il se trouvait qu'un entrepreneur du voisinage avait été ramené par l'ennemi, et cédant à mes prières, le duc me fit envo-

yer environ cent cinquante kilos de notre tabac de France, de ce tabac auquel nul autre ne peut être comparé.

Sur l'heure je devins un personnage considérable dans la ville, l'homme qui seul avait du tabac. On vint à moi avec des paroles où le respect s'unissait à la supplication. Et tout d'abord je battis monnaie avec mon tabac, ne le cédant que si l'on venait en aide à mes blessés. Mais est-il besoin de dire qu'à eux seuls je réservais le privilège des bonnes pipes? Chaque jour au matin, à chacun d'eux je donnais une ration sagement ménagée, la refusant nettement à certains gailards qui s'étaient réfugiés à l'ambulance atteints de maladies qui n'étaient point à leur honneur.

Il me plaisait de voir sur leurs paillasses, car nous n'avions pas de lits à l'ambulance, mes braves soldats enfumer les grandes salles et combattre ainsi cette odeur si douloureuse que connaissent trop ceux qui soignent les blessés, certes, le présent n'était pas de grand prix, mais avec quelle reconnaissance il était accepté, que de bons sourires rendrés, que de mercis du cœur entendus. Nul doute qu'aujourd'hui dans nos ambulances, partout, on ne donne du tabac, dont les bienfaits ne peuvent être contestés. Mais que l'on pense surtout à nos soldats en campagne, qui au bivouac et pendant les longues marches souffrent presque autant que de la faim de la privation de fumer. Mon expérience m'a prouvé que dans les jours de guerre, il est prudent et sage de ne rien négliger pour éviter à ceux qui combattent des privations qui peuvent paraître au premier abord de peu d'importance, mais qui en raison même des circonstances peuvent devenir une souffrance.

FRANK-PICHAUX.

Le général allemand Steinmetz a été tué.

La "Gazetta del Popolo" de Turin apprend de Berlin que le général Steinmetz, inspecteur de l'artillerie, qui a dirigé les attaques contre Liège, Namur et Mauberge, a été tué dans une bataille. Son corps, placé sur l'af-

fut d'un obusier de la 27e batterie, a été transporté à Mayence.

Les Allemands à Lunéville et à Raon-l'Étape

Un de nos amis, qui a pu se rendre au prix de nombreuses difficultés auprès de sa mère, à Raon-l'Étape, nous adresse le récit suivant:

Lunéville a été occupée pendant vingt-et-un jours; la ville est encore couverte d'affiches allemandes et de proclamations. L'absence de toute communication avec la France fut l'épreuve la plus dure imposée aux Lunévillois. Malgré la promesse faite aux habitants de respecter leurs personnes et leurs biens, plusieurs d'entre eux furent tués et de nombreuses maisons ont été brûlées.

La sous-préfecture, la mairie, la synagogue sont détruites; de même les faubourgs de Viller et d'Évinville et les immeubles qui, sur la place des Carmes, entourent la statue du conventionnel Grégoire. Le château, avec la statue du fameux général de cavalerie Lasalle, tué à Wagram, a été respecté. Le sous-préfet, M. Minier, et le maire, M. Keller, ont montré le plus admirable dévouement. M. Keller, dont le père, maire de Lunéville en 1870, avait déjà été choisi comme otage par les Allemands, fut incarcéré, puis relâché.

La ville fut frappée de deux contributions de guerre, la première de 100,000 francs, la seconde de 650,000 francs payables en or, sous peine d'exécution militaire.

Les habitants de Lunéville vinrent verser à la caisse municipale leurs réserves d'or et la somme exigée put être réunie. Il est d'ailleurs juste de noter que le général bavarois Geringer, qui commandait la place, se montra rigoureux, mais resta correct.

A Baccarat, les dégâts matériels sont bien plus considérables. La cristallerie si connue est fortement endommagée; tout le quartier qui avoisine le pont de la Meurthe est brûlé; l'église est à moitié détruite. Le courage des

HYDRO-THÈR-MASS.

Procédé scientifique de bains toro, meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Bains de 8 à 10 minutes. Massages de 1 heure à 2 heures et tout le dimanche. 10.00 par traitement. Six semaines pour 60.00. Chiropraxie, massages, massages. Baccarat, 41.00; 32.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour 10.00. Leçons de natation: 75c. 276 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

Le général de Castelneau et la mort de ses fils

Un officier blessé qui vient d'arriver à Toulon a raconté en ces termes comment le 8 septembre, gravement blessé, le lieutenant Gérard de Castelneau, fils aîné du général de Castelneau, fut conduit auprès de son père: "Le lieutenant fut amené vers le camp où le général était installé avec son état-major. On l'entoura de tous les soins qui s'imposaient. La blessure était de la plus extrême gravité. Trois heures après, le lieutenant Gérard rendait le dernier soupir. Le général se pencha sur le cadavre de son enfant et l'embrassa. Il dit ensuite cette simple phrase: "Va, mon fils, tu as la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Je te jure que nos armées le vengeront, en vengeant toutes les familles françaises!" Puis le général se retira, ayant couvert de son mouchoir le visage de son enfant. Tous ceux qui assistaient à cette scène et qui entendirent ce serment essayèrent leurs larmes, et l'état-major se remit à son œuvre."

Le sadisme allemand

Il y a certainement dans le cerveau de ces gens-là quelque chose de pourri, quelque détraquement profond. Voici maintenant que, dans leur fureur, ils vont fouiller les cimetières et les cercueils.

Une dépêche nous apprend qu'à Nubécourt, près de Sampigny, les Allemands ont pénétré par effraction dans le caveau mortuaire de la famille Poincaré et y ont inhumé plusieurs de leurs soldats tués par nos troupes.

Nous touchons ici à l'une des formes de cette perversion monstrueuse, de cette démençe qu'on appelle le sadisme. Ces misérables ont dû chercher, en violant la sépulture d'une famille française représentative de notre pays, une affreuse volupté, sur le thème de ce qu'ils croient être de l'exaltation patriotique. Mais n'est-ce point un sacrilège d'accrocher ce mot sacré à cette horreur?

Car à ce degré d'inhumanité, on n'a plus le droit d'invoquer la patrie. Les officiers qui ont donné l'ordre de fracturer les portes d'un caveau mortuaire, les soldats qui ont exécuté cet ordre ont cru, peut-être, venger la patrie allemande, des rudes coups qu'elle reçoit. Ils l'ont, au contraire, salie à jamais d'une tâche abjecte que ne connaissait pas encore la haidout humaine et qui est fait reculer de dégoût des barbares ivres. Il y a dans cet acte un je ne sais quoi qui vous fait l'esprit vers l'homme des cavernes.

Voilà donc ce qu'est devenue l'imagination allemande! Et que tant d'autres infamies, tant d'autres cruautés sauvages s'exécutent maintenant par cette perversion! Quarante années de triomphe insolent, une espèce de saturation dans les plus vulgaires jouissances et la mégalo-manie ont bouleversé cette race jusque dans les moelles. Mais une nation tout entière atteinte de sadisme, on ne connaissait pas encore cela dans l'histoire!

ALGRED CAPUS, de l'Académie française.

AMUSEMENTS

PERUCHI-GYPZENE ET COMPAGNE THÉÂTRE LYRIQUE. "ARIZONA". Matinées: Dimanche, Vendredi, Samedi à heures. Prix populaires. Téléphone Main 537.

Orpheum. Place Main 228. PRINCE MATHIAS. La Psychologie Humaine Nouvelle du Monde. MATHIAS, accompagné par Miss Stanton. BUCHERONS AUSTRALIENS. KIMBERLY ET MOER. CHADWICK TRIO ET COMPAGNE. LANGTON, LUCIER ET COMPAGNE. YORK'S CANINE PUPILS. ORPHEUM TRAVEL WEEKLY. ORPHEUM CONCERT ORCHESTRA.

LE METHODE BERLITZ. Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants. Classes pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Tous étrangers que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez. The International School of Languages. "Original Berlitz Method". 22 Bâtie Audubon. Tél. Main 891.

WEAR THE ROBERT. H. J. ROBERT. OPTICIEN. 207-C, rue Carondelet. Spécialiste. 7000-100. Les pluies et les inondations en Alsace.

On télégraphie du Bâle au "Secolo":

Depuis plusieurs jours, il pleut abondamment. Sur les montagnes, la neige atteint 30 centimètres de hauteur et la température s'est abaissée. Ce mauvais temps a créé en Alsace une situation critique. Le Doller, l'Ill, le Thur débordent; le Rhin grossit. La plaine entre Mulhouse et les Vosges est en grande partie inondée. Les opérations militaires ont dû être presque complètement suspendues.

Déresse de soldats allemands.

On télégraphie de Genève à l'"Humanité":

Une batterie d'artillerie allemande ayant franchi la frontière suisse, et ayant été désarmée, a été dirigée sur Coire pour être internée. Les soldats prétendaient s'être égarés. Mais tous ceux qui les ont vus, dans le Jura bernois en particulier, ont eu l'impression qu'ils avaient cherché refuge sur territoire suisse pour échapper aux privations. Depuis six jours ils n'avaient rien mangé.

Nouveaux Modèles pour l'Automne. \$5.00 \$7.50 \$10.00. Presque chaque chapeau dans notre magnifique collection est exclusif. Naturellement, la femme cherche le dernier modèle, soit dans un petit ou un grand chapeau, ou un modèle intermédiaire, la femme qui cherche un modèle simple, et la femme qui cherche un chapeau de la dernière élégance pour soirées, nous avons réuni tous ces modèles, le dernier cri de la mode et aussi du Parisianisme. HOEHN & DIETH. 535 Rue Iberville.

Failliten de l'Abelle de la Nio-Orléans

No. 19 Commencé le 30 septembre 1914

LA Conquête du Bonheur PAR JACQUES FRONTON

(Suite) - Ah! vraiment, tant mieux; nous serons plus près du but, car je pense bien que tu vas m'aider une bonne et belle bru, qui me donnera de beaux petits enfants qui, par leurs caresses, me dédommageront de celles que tu n'as pu me donner. - Je crois que ce sera bientôt décidé, si vous approuvez mes projets. - Et pourquoi ne les approuverais-je pas? Comme tu te destines à prendre dans notre foyer reconquis la place de la pauvre mère est digne de toi, je suppose? - Colle-là mérite tous les respects. - A la bonne heure! - Et elle a autant de qualités de cœur que de mérites de l'esprit. - Et que ne l'épousais-tu avant, mon cher Henri? - Je ne le pouvais. - L'amour se méprisait sur le sens des paroles de son fils.

- Ah! je comprends, fit-il, elle est pauvre sans doute et tu attendais d'avoir une instruction qui te permit de lui offrir l'avenir assuré. Eh bien! c'est elle qui va être étonnée quand tu lui apporteras des millions.

Henri fit de la tête signe que non.

- Ce n'est pas cela, mon père, celle que j'aime est riche, très riche.

- Je ne comprends plus.

- Tu vas comprendre, père, lui dit Henri, en le prenant par le cou et en l'entraînant dans une affectueuse étreinte.

Tout en se promenant, Henri expliqua à Lamonne qu'il n'avait pas voulu épouser celle qu'il adorait, précisément parce qu'elle était trop riche.

- On aurait pu me dire que je faisais un marché et je ne l'ai pas voulu; j'ai préféré sacrifier mon amour et je crois bien que devant ce sentiment que tu approuveras, j'en suis sûr, j'aurais dompté mon cœur. Et pourtant je le sens, si je n'avais pu l'épouser, j'aurais été malheureux toute ma vie, peut-être même en serais mort.

- C'est bien cela, ne put s'empêcher de s'écrier Lamonne, et je te reconnais bien là. Mais à présent tous les obstacles sont brisés et tu vas pouvoir aller auprès de celle que tu aimes et demander sa main.

- Je n'ai pas besoin d'aller bien loin, car elle est ici.

- Ici?

- Oui, mon père.

- Et comment la nommes-tu?

- C'est Louise Forbath.

- Louise Forbath!

possible. La fille de celui qui m'a ruiné et fait. Certes, il avait déjà bien souffert depuis le jour où il quittait la fabrique pour aller chercher fortune en Amérique, il avait vu souvent la mort de bien près et échappé à de grands dangers, mais toutes ces douleurs, tous ces périls, il les aurait affrontés de nouveau pour épargner à Henri le chagrin qu'il lui causait en ce moment, il le comprenait bien.

Ce fut Lamonne qui le premier rompit le silence.

- Tu l'aimes donc bien, dis, mon fils?

- Je vous ai dit que si je ne l'épouse pas, j'en mourrai.

- Et elle?

- Je crois bien qu'elle ne survivra pas à notre bonheur détruit.

- C'est épouvantable, s'écria le pauvre père; oh! pourquoi ne suis-je pas resté là bas? pourquoi ne suis-je pas resté là bas? pourquoi ne suis-je pas mort sous le couteau des assassins, ou bien dans les flots du Pacifique? Le malheur est sur moi.

Il essayait intérieurement de se raisonner de se dompter, mais la répulsion pour son ennemi était la plus forte.

- La fille de ce Forbath, non, non, ce n'est pas possible. Ta mère, qui de là haut doit nous voir, elle, dont il a causé la mort, ta mère ne le pardonnerait pas. Ce n'est pas possible, non, mille fois non.

Et le visage tout bouleversé, il alla s'enfermer dans la chambre qu'il occupait pour cacher ses larmes.

CHAPITRE XXVII Plus fort que la Haine.

- Pourquoi suis-je revenu? Pourquoi suis-je revenu? murmura Lamonne avec désespoir, pour faire le malheur de mon fils, de mon

failliten de l'Abelle de la Nio-Orléans

Henri, si bon, si beau et que je voudrais si heureux! Et le pauvre père se lamentait, triste, se mourant de longues heures à penser et à parler ainsi tout bas. Marthe seule parvenait à le consoler; elle avait une manière à elle de lui parler lui faisant voir toutes choses par le côté le moins douloureux. - Henri oubliera, lui disait-elle, il est jeune; il a bien le temps de retrouver une autre bonne petite femme qu'il aidera tout autant que Mlle Louise. - Oui, Marthe, vous avez raison, disait Lamonne, apaisé. Alors, très fine, le voyant très tranquille, la femme de Michard reprenait avec bonhomie: - Certainement, et c'est dans les prévisions, quoique Mlle Louise ne soit pas une jeune fille ordinaire; elle est bonne, instruite, compatissante aux autres. Ah! elle ne ressemble guère à ses parents, par fière pour un sou et si attachée à notre Henri, elle l'aime pour de bon, vous savez; à preuve que le médecin dit qu'elle meurt d'amour pour lui. Mais ça ne fait rien puisque ce mariage ne va pas, Henri n'y pensera bientôt plus et si ne faut pas se retourner le cœur pour ça. Sa petite tirade finie, Marthe doucement s'enquiquait, laissant Lamonne pensif. - Cette Louise m'a tout l'air d'être une fille parfaite, murmurait le père, mon fils ne l'oubliera jamais. En quittant Lamonne, Marthe allait retrouver son Henri. - Calme toi, petit; ne te désole pas; rien n'est perdu. Il y viendra, il y vient déjà. C'est dur. D'ame pense donc, la fille de l'homme qui l'a ruiné. Mais il l'aime bien; il souffre de la faim de la peine, et comme tous les jours je